

L'écrivain et son double

Stanley Péan

Vous pensiez qu'en pilotant l'intronisation de Sade dans la Pléiade, Michel Delon de la Sorbonne avait fait œuvre subversive? Y'avait rien là! Alexandre Jardin, lui, peut s'enorgueillir d'avoir fait entrer le roman Harlequin dans la collection Blanche de Gallimard, celle-là même où paraissaient naguère les livres de Camus, Malraux et autres grands noms de la littérature de ce siècle. Bel exploit, tout de même, pour un auteur de bluettes destinées aux midinettes qui rêvent au Prince Charmant et aux ménagères qui désespèrent de ne l'avoir jamais rencontré! Car Jardin est au roman ce que Michel Louvain est à la chanson.

Au Québec, les médias l'ont néanmoins élu Chantre de la Passion, demi-dieu venu réapprendre aux simples mortels l'art d'aimer! Et tandis qu'on hésite à accorder du temps d'antenne à nos meilleurs écrivains sous prétexte que leur propos est inintéressant, on déroule systématiquement le tapis rouge à cet insignifiant bellâtre dès qu'il paraît de ce côté de l'Atlantique; on en fait l'invité d'honneur des salons du livre; on lui offre mille tribunes afin qu'il puisse pérorer ad nauseam sur l'Amour avec un grand A et le Bonheur Conjugal avec de grands BC et BG. Il faut applaudir chez Jardin sa faculté d'anesthésier le sens critique de tout un chacun. Au Salon du livre de Rouyn-Noranda il y a deux ans, on a même vu l'austère Lise Bissonnette se pavaner à son bras, en gloussant telle une groupie!

Ces jours-ci, l'auteur du Zèbre a une nouvelle harlequinade à vendre. Son Autobiographie d'un amour raconte l'histoire d'un certain Alexandre Rivière qui, désarmé par l'agonie du feu dans son couple, fuit le foyer familial. Deux ans après, son jumeau Octave débarque dans la vie de la Jeanne délaissée. Il est beau, fin, romantique, enfin tout ce qu'Alexandre n'était pas et... Et juste à lire la quatrième de couverture, un gamin de onze ans devinerait la suite que même Barbara Cartland aurait eu honte de publier : Alexandre et Octave ne sont qu'un seul et même homme. Et une fois le cœur de son aimée reconquis, ils vivront heureux everafter.

Je me tords de rire en imaginant ce à quoi peuvent ressembler les délibérations du comité éditorial de Gallimard, où siègent notamment Kundera et Sollers, à propos d'un manuscrit de Jardin... Qu'importe! Mes railleries n'empêcheront certes pas le beau brummel de briller dans le rôle du Grand Écrivain que lui proposent nos magazines culturels télévisés (Les choix de Sophie, Jamais sans mon livre et tutti quanti). Mais après ça, que Maxime-Olivier Moutier ne prenne plus ombrage de ce que certains intellectuels affichent du mépris pour la téléche!

Cela dit, inutile de s'étendre indûment sur les "en-fanfan-tillages" racoleurs de Jardin alors qu'il y a tant à écrire sur Le fils perdu d'Alain Beaulieu, roman magistral qui clôt la "trilogie filiale" dont les précédents volets, Fou-Bar (1997) et Le dernier lit (1998), avaient été favorablement accueillis. Ce troisième opus se divise en deux parties, dont la première met en scène Simon, un jeune écrivain de Québec. Alors qu'il s'apprête à oublier ses folies de jeunesse et envisage de faire à sa compagne Camille le bébé qu'elle désire tant, Simon découvre qu'il a déjà un fils de dix ans enfanté à son insu avec Diane, la blonde de son ami Paul, par un soir de bamboche! Du coup, l'univers de toute "la petite tribu" bascule littéralement dans le cauchemar... Mais, découvre-t-on en deuxième partie, ce récit n'est qu'une fiction, un roman intitulé justement La petite tribu, qu'a écrit Samy, le double de Simon, en s'inspirant d'événements réels de sa propre vie. Toutefois, on ne mêle pas fiction et réalité impunément, ainsi que l'apprendra le romancier fictif lorsque les alter ego des personnages de son roman, les membres de la véritable petite tribu, prendront connaissance de son œuvre...

Ainsi, à la réalité "fictive" de Simon et de son entourage se juxtaposent la "vraie" réalité de Samy et des siens... et celle qu'Alain Beaulieu et nous, lecteurs du Fils perdu, habitons. Forcément, on songe aux mises en abyme chères à Borges. Que les habituées des puérités de Jardin ne s'effarouchent cependant pas : le tout est orchestré avec une intelligence qui n'exclut pas le souci d'intelligibilité. Le

roman dans le roman, on connaît, mais Beaulieu a conçu cette galerie de miroirs textuelle avec une maestria telle qu'on en ressort ébaubi. Au-delà de la démonstration d'habileté narrative, on retrouve, magnifiées, les préoccupations exprimées dans les précédents romans de l'auteur : interrogations sur la notion de paternité en cette ère post-Guy Corneau, considérations sur l'accroissement des inégalités sociales. Manifestement, pour Alain Beaulieu, le statut d'écrivain est plus qu'une posture de salon; et le roman, d'abord et avant tout un lieu où prendre position sur le réel. À ce sujet, on s'amusera de la scène où, invité au Salon du livre de Montréal, Samy accorde une entrevue à un journaliste nommé Jean Bombardier (!), qui s'escrime à vouloir débusquer dans La petite tribu la part d'autobiographie.

À la fois thriller, étude de mœurs et réflexion sur les rapports entre fiction et réalité, Le fils perdu m'a littéralement enchanté. Je n'ai qu'une seule réserve, concernant l'épilogue où les personnages des trois volets de la trilogie se retrouvent par hasard au bar d'un hôtel mexicain, le temps d'une scène aussi fleur-bleue qu'inutile. Mais je pardonne volontiers à Beaulieu cette coquetterie, pas assez grave pour gâcher l'immense plaisir que procure son roman.